



Est-ce que la vraie mort qui vous guette a quelque chose à envier
à la mort drapée en noir d'une scène de théâtre ?
Une Visite inopportune, Copi

À LA VIE !

MOURIR SUR SCÈNE

RECUEIL DES EMPRUNTS AUX TEXTES DRAMATIQUES

VICTOR HUGO

« Je meurs. »

***Ruy Blas*, 1838**

Ruy Blas, acte V, scène 4

RACINE

« Je sens que je me meurs. »

***Mithridate*, 1673**

Mithridate, acte V, scène 5

« Mourrons donc... »

***La Thébaïde*, 1664**

Créon, acte V, scène 6

SHAKESPEARE

« Je suis poivré, je vous le garantis,
c'en est fait de ma vie terrestre. »

***Roméo et Juliette*, 1597**

Mercutio, acte III, scène 1.

Traduit par Yves Bonnefoy.

MOLIERE

« Ô ciel, que sens-je ? Un feu invisible me
brûle, je n'en puis plus, et tout mon corps
devient un brasier ardent ! Ah ! »

***Dom Juan ou le festin de pierre*, 1665**

Dom Juan, acte V, scène 6

ESCHYLE

« Malheur – qu'est-ce donc qui se trame - cela, qu'est-ce à
nouveau, douleur profonde, profond malheur qui se trame
dans ce palais, insupportable aux proches, presque
incurable – et le secours absent, au loin. »

***Agamemnon (L'Orestie)*, 458 av. J.-C.**

Cassandre. Traduit par Daniel Loayza.

CORNEILLE

« Ah ! je brûle, je meurs, je ne suis plus que flamme ;
De grâce, hâtez-vous de recevoir mon âme. »
« Ah, douleurs ! C'en est fait, je meurs à cette fois,
Et perds en ce moment la vie avec la voix. »

Médée, 1635

Créuse, acte V, scène 4

SHAKESPEARE

« LA REINE : Non, non, le vin, le vin ! Ô mon tendre Hamlet !
Le vin, le vin ! Je suis empoisonnée.

Elle meurt. »

« HAMLET : Oh, je meurs, Horatio. Ce poison puissant crie
comme le coq en prenant mon esprit. »

Hamlet, 1603

Acte V, scène 2. Traduit par François Maguin.

RACINE

« J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
Un poison que Médée apporta dans Athènes.
Déjà jusqu'à mon cœur le venin parvenu
Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu ;
Déjà je ne vois plus qu'à travers un nuage
Et le ciel, et l'époux que ma présence outrage ;
Et la mort à mes yeux dérobant la clarté
Rend au jour, qu'ils souillaient, toute sa pureté. »

Phèdre, 1677 Phèdre, acte V, scène 7

TCHEKHOV

« A droite, en coulisse, un coup de feu ; tout le monde tressaille.

ARKADINA, *effrayée* : Qu'est-ce que c'est ?

DORN : Rien. Dans ma pharmacie de voyage, quelque chose, je
parie, qui aura éclaté. Ne vous inquiétez pas.

Il sort par la porte de droite, revient trente secondes plus tard.

C'était bien ça. Un flacon d'éther qui a éclaté.

Il chantonne.

ARKADINA, *prenant place à la table* : Ouf, j'ai eu peur ! »

La Mouette, 1896

Traduit par André Markowicz et Françoise Morvan.

Edmond ROSTAND

« CYRANO : Qu'est-ce que c'est que tous ceux-là !
– Vous êtes mille ?
Ah ! je vous reconnais, tous mes vieux ennemis !
Le Mensonge ? *(Il frappe de son épée le vide.)*
Tiens, tiens ! - Ha ! ha ! les Compromis,
Les Préjugés, les Lâchetés !...
(Il frappe.) Que je pactise ?
Jamais, jamais ! - Ah ! te voilà, toi, la Sottise !
— Je sais bien qu'à la fin vous me mettez à bas ;
N'importe : je me bats ! je me bats ! je me bats !
(Il fait des moulinets immenses et s'arrête haletant.)
Oui, vous m'arrachez tout, le laurier et la rose !
Arrachez ! Il y a malgré vous quelque chose
Que j'emporte, et ce soir, quand j'entrerai chez Dieu,
Mon salut balayera largement le seuil bleu,
Quelque chose que sans un pli, sans une tache,
J'emporte malgré vous,
(Il s'élance l'épée haute.) et c'est...
(L'épée s'échappe de ses mains, il chancelle, tombe dans les bras de Le Bret et de Ragueneau.)
ROXANE, se penchant sur lui et lui baisant le front : C'est ?...
CYRANO, rouvre les yeux, la reconnaît et dit en souriant : Mon panache.
Rideau. »

Cyrano de Bergerac, 1897

Cyrano, dernière scène

« Aïe, merde. »

« La salope. »

COPI , *Les Quatre Jumelles, 1973*

TCHÉKHOV

« FIRS : La vie, elle a passé, on a comme pas vécu... (*Il se couche.*) Je vais me coucher un peu... T'as plus de forces, mon pauvre vieux, il te reste rien, rien de rien... Propre à rien, va !...

Il reste couché, immobile. On entend un bruit lointain, comme s'il venait du ciel, le bruit d'une corde cassée, mourant, triste. Le silence se fait, on entend seulement, loin de la cerisaie, la hache qui cogne sur un arbre. RIDEAU »

La Cerisaie, 1903 Acte IV. Traduit par André Markowicz et Françoise Morvan.

IBSEN

« PEER GYNT : Au château de Soria-Maria,
C'est la fête du prince-roi.

Installe-toi bien sur le coussin du traîneau, je te conduis là-bas à travers la lande.

ASE : Mais suis-je bien invitée ?

PEER GYNT : Oui, on l'est tous les deux.

Il jette une ficelle autour de la chaise où est le chat, prend un bâton dans sa main et s'assied à l'avant du lit.

Hue dia ! Veux-tu te dépêcher, mon cheval noir ! Mère, tu le sens, le froid, maintenant ? Oui, oui, on sent bien comme ça file vite quand Grane se met en route !

ASE : Qu'est-ce donc qui sonne ?

PEER GYNT : Les grelots éclatants, mère !

ASE : Non, non, vraiment comme ça sonne creux !

PEER GYNT : Nous glissons à travers le fjord.

ASE : J'ai peur. Qu'est-ce donc qui gronde et qui soupire, avec cette violence bizarre ?

PEER GYNT : Ce sont les sapins, mère, qui mugissent sur la lande. Ne t'inquiète pas.

ASE : Là-bas, au loin, qu'est-ce qui brûle et qui flambe ? D'où vient cette lumière ?

PEER GYNT : Des fenêtres et des portes du château. On y danse, tu entends ?

ASE : Oui.

PEER GYNT : Sur le seuil se tient St-Pierre, et il te prie d'entrer.

ASE : C'est lui qui reçoit ?

PEER GYNT : Oui, il fait les honneurs, et il offre son vin le plus sucré.

ASE : Du vin ! Et aussi des gâteaux ?

PEER GYNT : Oh ! Oui. Un plat tout rempli. Et feue la femme du pasteur sert le dîner et le café.

ASE : Oh ! Jésus, et nous y allons ensemble ?

PEER GYNT : Aussi souvent, autant de fois que tu voudras.

ASE : Oh ! A quel bonheur tu me conduis, mon pauvre enfant !

PEER GYNT (il claque son fouet) : Hue ! Dépêche-toi, mon noir cheval !

ASE : Peer chéri, tu vas bien tout droit ?

PEER GYNT (*coup de fouet*) : C'est la grand-route.

ASE : La vitesse, elle me rend malade, elle m'épuise.

PEER GYNT : Je vois le château qui se dresse ; le voyage est bientôt fini.

ASE : Je vais rester là, fermer les yeux, et mettre en toi ma foi, mon enfant !

PEER GYNT : Dépêche-toi, Grane, mon coursier. Dans le château, la foule est grande ; à la porte, on se presse et on crie. Voici Peer Gynt avec sa mère ! Que dites-vous, monsieur Saint-Pierre ? Tu ne veux pas que ma mère entre ? Un cœur comme elle, tu vois, tu chercheras longtemps avant d'en trouver un pareil. De moi, je ne veux pas parler ; je peux rebrousser chemin dès la porte du château. Vous voulez me régaler ? Bien volontiers, sinon je passe mon chemin d'un cœur léger. J'ai composé autant de contes que le diable prêchant en chaire, j'ai traité ma mère de poule de basse-cour, parce qu'elle glousse et qu'elle caquette. Mais vous, vous allez l'honorer et la respecter, et tout faire pour lui plaire, car ici personne ne viendra des cantons d'alentour qui soit meilleur qu'elle au jour d'aujourd'hui. – Oh ! Oh ! Mais voici Dieu le Père ! Saint-Pierre, ton compte est bon !

Avec une grosse voix :

« Cesse de faire le portier, Mère Ase ici a ses entrées ! »

Il rit fort et se retourne vers sa mère.

Et bien ! Ça n'a pas raté, j'en étais sûr ! On a vite fait de changer de mesure !

Inquiet.

Quel est ce regard ? Comme des yeux qui défaillent ? Mère ! As-tu perdu les sens ?

Il va au chevet.

Tu ne vas pas rester comme ça, les yeux ouverts ! Parle, mère, c'est moi, ton enfant.

Il tâte avec précaution son front et ses mains, puis il jette la ficelle sur la chaise et dit à voix basse :

Ah ! Voilà. – Tu peux reposer, Grane ; il est fini, maintenant, le voyage.

Il ferme les yeux d'Ase et lui croise les mains.

Merci pour tous les jours de ta vie, pour m'avoir battu, pour m'avoir bercé ! – Mais toi aussi, dis merci à ton tour.

Il presse sa joue contre la bouche d'Ase.

Voilà : ça, c'est merci pour le voyage. »

Peer Gynt, 1867

Acte III, scène 4. Traduit par François Régnault.

EURIPIDE

« ALCESTE : Je la vois sur le lac, je la vois, la barque à deux rames,
et le passeur des morts, la main sur la perche.

Il m'appelle, il crie : « Que tardes-tu ?

Mais hâte-toi donc ! C'est toi que j'attends. »

Vois-tu comme il me presse, impétueusement.

ADMETE : Hélas, qu'elle est pour moi cruelle, la traversée

Que tu annonces. Infortunée, quel tourment est le nôtre !

ALCESTE : Il m'entraîne, il m'entraîne ! – ne le vois-tu pas –

vers le séjour des morts. Sous ses noirs sourcils son regard est sombre

Il a des ailes. Mais c'est Hadès ! Que veux-tu faire ? Lâche-moi !

Quelle route, malheureuse, ai-je à marcher ?

ADMETE : Digne de faire pleurer les tiens,

moi surtout et nos enfants, qui partagent mon deuil.

ALCESTE : Laissez-moi, laissez-moi enfin.

Couchez-moi, Mes genoux sont sans force. Hadès est près de moi.

La nuit ténébreuse rampe sur mes yeux.

Mes enfants, mes enfants, vous n'avez plus de mère

Adieu, que le jour à tous deux vous soit doux.

ADMETE : Hélas, parole de douleur,

plus mortelle pour moi que la mort elle-même !

Au nom des dieux, refuse de m'abandonner.

Au nom de ces enfants qui seront orphelins,

redresse-toi, courage. Toi morte, ah ! c'en est fait de moi.

En toi est ma vie, en toi est ma mort

Car je vénère ton amour. (...)

ALCESTE : Mes enfants, j'ai l'âge de vivre, et je m'en vais sous terre !

ADMETE : Hélas, abandonné de toi, que vais-je devenir ?

ALCESTE : Le temps te guérira. Un mort n'est qu'un néant.

ADMETE : Emmène-moi, au nom des dieux, dans les enfers.

Alceste, 438 av. J.-C.

Traduit par Marie Delcourt-Curvers.

SHAKESPEARE

« Adieu... ! Dieu sait quand nous nous reverrons. Une vague frayeur répand le frisson dans mes veines et y glace presque la chaleur vitale... (...)

Il faut que je joue seule mon horrible scène.

(Prenant la fiole que Laurence lui a donnée.)

A moi fiole ! »

EURIPIDE

« Hélas ! que ne puis-je mourir ! »

« O douleur ! Que la foudre du ciel me traverse la tête !

A quoi bon vivre encore ? Las, las, que la mort me délivre

D'une vie qui m'est odieuse. »

Médée, 431 av. J.-C.

Médée. Traduit par Marie Delcourt-Curvers.

SOPHOCLE

« Pourquoi n'est-il donc personne qui me frappe franchement d'un bon coup d'épée tranchant ? »

« Ah ! qu'elle vienne donc, qu'elle vienne, qu'elle apparaisse, la plus belle des morts, celle qui sera la fin de ma vie, le suprême bien ! Qu'elle vienne, qu'elle vienne ! Que jamais plus je ne revoie un lendemain ! »

Antigone, 441 av. J.-C.

Créon. Traduit par Paul Mazon.

ESCHYLE

« Même la mort, comme tu dis, serait une grâce bienvenue. »

« À part les dieux, qui donc traverse sans douleur toute la durée du temps ? »

Agamemnon (L'Orestie), - 458 av. J.-C.

Le coryphée et le héraut. Traduit par Daniel Loayza.

IONESCO

« LE ROI : Ah, la, la, la, la, la, la. Vous tous, innombrables, qui êtes morts avant moi, aidez-moi. Dites-moi comment vous avez fait pour mourir, pour accepter. Apprenez-le-moi. Que votre exemple me console, que je m'appuie sur vous comme sur des béquilles, comme sur des bras fraternels. Aidez-moi à franchir la porte que vous avez franchie. Revenez de ce côté-ci un instant pour me secourir. Aidez-moi, vous qui avez eu peur et n'avez pas voulu. Comment cela s'est-il passé ? Qui vous a soutenus ? Qui vous a entraînés, qui vous a poussés ?

Avez-vous eu peur jusqu'à la fin ? Et vous, qui étiez forts et courageux, qui avez consenti à mourir avec indifférence et sérénité, apprenez-moi l'indifférence, apprenez-moi la sérénité, apprenez-moi la résignation. »

« LE ROI : Vous, les suicidés, apprenez-moi comment il faut faire pour acquérir le dégoût de l'existence. Apprenez-moi la lassitude. Quelle drogue faut-il prendre pour cela ? »

« LE ROI : Vous, les morts heureux, vous avez vu quel visage près du vôtre ? Quel sourire vous a détendus et fait sourire ? Quelle est la lumière dernière qui vous a éclairés ?

JULIETTE : Aidez-le, vous, les milliards de défunts. »

Le Roi se meurt, 1962

SARAH KANE

« regardez-moi disparaître
regardez-moi
disparaître
regardez-moi
regardez-moi
regardez »

4.48 Psychose, 1999

Traduit par Evelyne Pieiller.